

CQVÀN

QUESTION DE SENS

Raphaële
Jeune

Commissaire

DE CE QUI VIENT À NOUS À CE QUI VIENT DE NOUS

Ce n'est pas la moindre qualité d'une crise que d'engager à reconsidérer les conditions de l'existence. D'inviter à l'examen critique du cours rompu des choses, et de faire entrevoir la possibilité d'un changement.

Ce qui vient est né d'une réflexion sur la brèche ouverte par la tempête financière de l'automne 2008 et les « promesses » avec lesquelles celle-ci autorisait à renouer. Non pas la promesse d'un avenir meilleur pour tous, enfin rendu possible par la destitution d'une logique de profit à court terme que remplacerait une redistribution socialement équitable, mais celle du devenir obscène de notre passivité, de la schizophrénie de nos vies : si les méthodes des géants financiers nous révoltent, l'apparente éternité et la grande complexité du système nous le rendent acceptable... Plus redoutable que les autres, cette crise a achevé de mettre à nu l'absurdité et l'irrationalité d'un fonctionnement devenu autarcique, et fait entrevoir la possibilité d'un changement de paradigme.

Le problème se pose alors pour les acteurs culturels, les artistes, les intellectuels et les chercheurs, de leur responsabilité et du rôle qu'ils auront à jouer pour prendre en main à leur manière, avec leurs outils, des questions essentielles pour la suite. Et la première d'entre elles semble être : que veut dire penser l'avenir aujourd'hui ?

La période moderne, avec son idéologie de progrès, suivie d'une courte phase postmoderne, sa mise en miroir bégayante et désabusée, est aujourd'hui épuisée. « Devant l'indifférence générale, demain est annulé », annonçait un slogan choisi par les artistes Chapuis & Touyard pour l'exposition *Valeurs croisées*, au printemps 2008¹, comme pour fermer définitivement le théâtre moderne sur la vacuité d'un monde éconduit par les errances financières de quelques-uns. Quatre mois plus tard, la chute des grandes multinationales de la finance a bousculé cette indifférence. Quelque chose s'est enrayé dans la belle fête de la croissance folle, dans cette fuite en avant que Peter Sloterdijk nomme *l'utopie cinétique*² de la modernité : la tentation qui anime l'Homme de mobiliser – de mettre en mouvement – le monde selon ses besoins et de faire concorder la nature

1. Cf. le catalogue *Valeurs croisées*, les presses du réel, 2008, p. 302-305. *Valeurs croisées* est l'édition 2008 des Ateliers de Rennes - Biennale d'art contemporain, dont l'auteur de ce texte avait été le commissaire.

2. Peter Sloterdijk définit ainsi *l'utopie cinétique* de la période moderne : « Le caractère projectif de cette ère nouvelle résulte de la supposition grandiose selon laquelle on pourra bientôt faire évoluer le cours du monde de telle manière que seul se mouvra ce que nous voudrions raisonnablement maintenir en marche par nos propres activités. », in *La Mobilisation infinie*, Points, Christian Bourgois Éditeur, 2000, p. 23.



Mauro Cerqueira
La fête de fin du monde, 2008
Vidéo
5 min. 21 sec.

à ses projets. Cette utopie s'avère désormais calamiteuse, l'Homme ayant oublié dans l'écriture de l'Histoire une dimension essentielle de la vie : le mouvement propre à toute chose, la propension au chaos. À vouloir conformer le monde à sa vision, il a créé des mouvements qui en entraînent d'autres qui le dépassent et le réduisent à une nouvelle forme d'impuissance et de passivité. On peut avoir l'intuition de cette situation dans les bouchons automobiles ou lorsque l'on avale à contrecœur des aliments que l'on sait empoisonnés. « L'histoire et le destin se battent à nouveau en duels imprévus³ », activité et passivité se répondent, et l'un des symptômes de ce malaise dialectique semble être le devenir-assurance du monde : plutôt que d'accepter la fatalité de la situation, comme chez les prémodernes, ou de s'ériger en agent modificateur de réel, comme chez les modernes, on adopte une position ambivalente – active-passive – qui consiste à se prémunir contre tous les risques, y compris contre ceux dont la cause dépasse la maîtrise humaine, comme les risques climatiques. Ces derniers font d'ailleurs l'objet d'un genre particulier de spéculation avec des dérivés financiers nés à la fin des années 1990, dont s'empare le duo d'artistes suédois Goldin+Senneby dans sa proposition pour Rennes, inédite, *The Temperature of Speculation*. En ce début de XXI^e siècle, l'utopie cinétique dont parle Sloterdijk trouve donc son aboutissement désastreux dans les déséquilibres financiers et écologiques que nous connaissons. Et les notions si mobilisatrices de progrès, de développement ou encore de croissance, font l'objet d'une remise en cause aussi urgente que profonde, tout en continuant, étonnamment, à alimenter la plupart des discours de politique économique⁴.

Si le credo moderne consistait à inventer l'Histoire de l'humanité dans le décor d'une nature rendue docile et exploitable, l'Homme peine aujourd'hui à formuler un nouveau projet qui tienne compte d'un milieu rétréci, épuisé et finalement, redevenu hostile, par ses activités et son « empreinte ». Quelle direction va-t-il pouvoir prendre afin de faire concorder sa quête essentielle de perpétuation de l'espèce avec la prolongation de l'idéal moderne d'un allègement de la vie ? Une désorientation prévaut partout et nous ne savons plus comment renouveler ou remplacer ces paradigmes issus des Lumières qui, tels quels, sont arrivés à terme. Doit-on pour autant célébrer, avec Mauro Cerqueira, la fin du monde ? Certes, la pensée de la finitude du monde nous étire chaque jour un peu plus, et l'effacement de l'avenir⁵, c'est-à-dire la désintégration de toute perspective engageante pour demain, entraîne la multiplication des discours sur l'utopie, sur le « réenchantement » du monde, sur des horizons à reverdir, ou tout au contraire, celle de visions catastrophistes. Mais s'est-on vraiment penché sur les enjeux complexes de notre relation à l'avenir, sur ses fondamentaux, sur son mouvement intrinsèque ?

Ce qui vient

3. *Id.*, p. 28.

4. Notons toutefois que l'on parle désormais moins du progrès que des « avancées » scientifiques ou techniques.

5. Cf. Pierre-André Taguieff, *L'Effacement de l'avenir*, Paris, Collection Débats, Gallilée, 2000.

6. Jacques Derrida, « Penser ce qui vient », in *Derrida pour les temps à venir*, sous la direction de René Major, *L'autre pensée* – Stock, 2007, p. 17-62.

Dans cette courte expression, empruntée à Jacques Derrida⁶, s'offre une béance à la fois effrayante et garante d'une ouverture totale à tous les possibles. Quel est le *ce* de *ce qui vient* ? Quelle altérité ou quelle part de nous-mêmes ? Vient-il à nous ? Vient-il de nous ? Ou encore avec nous ? L'inconnu de *ce qui vient*, de ce qui n'est pas encore là, c'est cela même qui nous fait peur, qui nous enjoint à anticiper, à prévoir, à nous protéger des assauts de l'imprévu, à nous rendre indemnes dès que c'est possible ; c'est aussi cela même qui fait de nous des êtres libres de décider. Ainsi, l'expression « ce qui vient » invite à un mouvement de la pensée qui permet d'en décliner différentes formes : « ce qui vient à nous », « ce qui devient / ce qui revient », « ce qui survient » et « ce qui vient de nous ». Ces formes, abordées



Reynald Drouhin
Cité, 2008
Sculpture en bois brûlé
79 x 79 x 79 cm

successivement dans les quatre opuscules de la présente édition, sont moins l'expression de thématiques différentes que les phases concomitantes d'une même expérience du temps à venir, qui relie l'anticipation à l'agir et l'événement au flux.

Ce qui vient à nous aborde l'avenir comme une question à laquelle nous cherchons des réponses. Nous tentons d'en dessiner les contours pour en réduire l'incertitude. Nous voulons l'anticiper pour nous y préparer au mieux, nous élaborons des stratégies pour faire concorder de façon optimale nos résultats à nos objectifs. C'est l'audit décortiqué dans ses aspects linguistiques par Frédéric Dumond avec *le p.l.an.* (p. 26). Les promesses que nous nous faisons nous rassurent et nous donnent des horizons, telles celles, édulcorées, que Francesco Finizio enferme dans un parc d'attraction improvisé sur un terrain vague (*Promise Park*, p. 18).

Ce qui devient / ce qui revient explore le flux continu du devenir, qu'il soit progression linéaire d'un état à un autre ou éternel présent. Dans la première acception, des formes « positives » d'évolution sont approchées de façon critique.

Le progrès par exemple, dont les effets déshumanisants hantent la ville numérique calcinée de Reynald Drouhin (*Cité*, 2008-10), et que l'Égyptien Basim Magdy tourne en dérision en pointant sa dimension prométhéenne (*Last Good Deed*, 2009).

Autre forme de devenir linéaire, le développement est un concept né dans l'après-guerre de Harry Truman qui, dans son discours sur l'État de l'Union, en 1949, divisa le monde en deux camps, les pays développés et les pays sous-développés. Cette idéologie, qui a configuré le monde depuis lors, traverse les œuvres d'artistes africains comme Kan-Si, ou d'origine africaine comme Mati Diop, qui en déconstruisent le fantasme.

Il y a aussi la mutation urbaine, dont *Société réaliste* capture un instantané en inscrivant dans le sol du couvent des Jacobins, bâtiment en attente de sa métamorphose, les patronymes des habitants actuels de Rennes, comme dans une vanité collective.

Ces trajectoires de transformation échelonnent un avant et un après, indexés à un principe d'amélioration. Elles induisent une flèche du temps en ligne droite et régulièrement jalonnée d'événements qui portent en eux le germe d'une hypothétique perfection du monde, conventionnellement placée dans le futur. À l'opposé de cette perspective téléologique, une autre dimension du devenir se vit au présent, comme jaillit une source, ou comme on chemine sans but, ainsi que nous y invite Stefanie Bühler avec son chemin de campagne (*Feldweg*, 2003). Ou encore, il dessine une boucle, ou une série de boucles, dans un mouvement d'éternel retour, et s'apparente à une forme de « revenir », que l'on éprouve dans l'escalier sans fin de Michel de Broin (*Révolution*, 2010).

Ce qui survient regroupe différentes formes d'événements dans un flux temporel, comme le black-out anticipé par Benoît-Marie Moriceau qui met à disposition des passants un bunker bon marché dans un jardin public, ou celui, déjà advenu, dont les restes encore actifs hantent les espaces dérobés du couvent (*Ultralab™*); comme les coups du hasard que la machine à vortex de Davide Balula tente d'abolir



Renata Poljak
La Crise, 2009
 Vidéo en boucle
 12 min.
 Bande son de Annika Grill

par la dilution totale des points sur des dés (*La Dilution des coïncidences*, 2007) ; ou encore la crise, désastre auquel Renata Poljak oppose la puissance désuète des superstitions populaires (*The Crisis*, 2009) ; la catastrophe, enfin, que le film *Disaster* de Dafna Maimon (2007) dilate dans une durée sans fin, comme pour ne jamais laisser place à un renouveau. Toutes ces ruptures qui viennent perturber le cours des choses sont la preuve aussi vertigineuse que fascinante de la possibilité de l'impossible, tant dans les promesses d'invention, de création, d'apparition de l'inouï dont elles sont porteuses, que dans le constat souvent éprouvé d'un pire inconcevable et pourtant toujours à craindre.

Enfin, ce qui vient de nous interroge nos capacités d'agir et de décider, de construire l'avenir, dans une certaine idée de justice. Reconfigurer les liens entre des acteurs de la société à l'encontre des catégories établies, comme le proposent la plupart des projets « présence production ⁷ » de Thomas Hirschhorn, ici, le *Théâtre précaire* ; activer nos « forces d'âme » – pensée, sentiment, volonté – grâce au *Générateur animique* de Bureau d'études, dont la mécanique singulière nous incite à l'autoproduction ; inviter à l'expérimentation du repos comme forme de rassemblement du soi éparpillé par l'hyperactivité de la vie contemporaine, comme dans les « plages » de Catherine Contour, espaces-temps expérimentaux propices au repositionnement ; autant de propositions faites par les artistes d'explorer les modes de résistance aux formes d'aliénation – économique, politique, sociale – fabriquées par notre civilisation occidentale moderne et de mettre au cœur de nos préoccupations la question du partage de la décision.

Pourquoi ce sujet collectif, ce « nous » de la boucle logique qui relie ce qui vient à nous à ce qui vient de nous ? C'est le sujet de l'*oïkonomia* – du grec *oïkos* (« maison ») et *nomos* (« loi, soin »), cet occupant pluriel d'une maison, le monde, dont le soin est à réinventer.

Un « nous » désorienté, et pourtant plus que jamais conscient de ce qui le constitue, de sa pluralité mais aussi de l'interdépendance de ses parties.

Un « nous » dont Djamel Kokene évoque la perte de consistance contemporaine lorsqu'il réinjecte dans le présent le Serment du Jeu de Paume, acte collectif révolutionnaire et fondateur d'un idéal de justice et d'égalité de tous avec chacun. Et lorsqu'il crée les conditions de possibilité d'une parole égale et partagée en mettant sur pied une Tajmaât, lieu de discussion démocratique inspiré des traditions communautaires kabyles.

L'économie est donc originellement l'art de vivre ensemble. Comment exercer ce dernier aujourd'hui alors que le format économique dominant – le capitalisme mondialisé – s'en est considérablement éloigné : le développement généralisé des modes de vie occidentaux qu'il propose promet une destruction accélérée de l'écosystème terrestre, et à long terme, menace l'existence même de la race humaine.

Une notion lancinante de responsabilité hante de plus en plus chaque acte commis sur cette planète, l'« effet papillon » relie malgré lui chaque humain à ses pairs et aux autres formes de vie. Le progrès comme promesse d'une amélioration des différents aspects de l'existence humaine ne brille plus à l'horizon, et pourtant, la nature humaine conduit coûte que coûte à désirer le mieux, le plus juste.

Mais comment l'homme peut-il mener ce projet de façon moins autiste et moins conquérante vis-à-vis de son milieu de vie, comment peut-il accepter d'être lié,

7. Les projets « présence production » de Thomas Hirschhorn sont basés sur sa présence effective dans le dispositif qu'il met en place pendant la durée de l'exposition, comme un acte concret d'engagement de sa part vis-à-vis d'une réalité sociale, politique, urbaine.



Christoph Keller
Deux cieux, 2007
 Vidéo, son, 60 min.

« attaché » même à ce qui n'est pas lui (les autres hommes, la faune, la flore, la Terre, le cosmos, etc.), sans réfléchir profondément à une conception du progrès tout à fait nouvelle ? Bruno Latour ne nous met-il pas sur une voie possible lorsqu'il nous invite à considérer dans un même mouvement de la pensée progrès et attachement⁸ ? Attachement à l'existant, à une espèce, à un lieu, à toutes choses déjà advenues, sans toutefois verser dans l'immobilisme ou dans le traditionalisme : un attachement conjugué au présent. Il s'agirait de cheminer parmi ce qui existe pour « l'explicitier » en inventant de nouveaux rapports, plutôt que de souhaiter s'émanciper du passé dans une fuite en avant. Et il faudrait s'interroger très sérieusement sur le devenir artificiel de la vie, déjà bien engagé, pour ne pas laisser dans l'ombre ses dangers – le cerveau humain qui deviendrait une simple « pièce de rechange » dans l'« usine de la perfection » (Basim Magdy, *The Future of Your Head*, 2008) – comme ses potentiels.

Mettre en question le progrès ne revient pas à bannir l'innovation, mais à se montrer exigeant quant au sens de cette dernière, quant aux valeurs sur lesquelles elle repose. L'innovation résulte du besoin d'apporter des solutions aux problèmes qui ne cessent de naître à chaque instant, ce qui implique la transgression des limites du connu pour maîtriser toujours plus profondément les lois du vivant. Ce processus pourrait être infini, si le monde n'était, lui, fini.

Il est désormais capital de comprendre les logiques auxquelles obéissent les processus contemporains d'innovation et de les confronter à la question du sens du monde, du sens de l'existence humaine, qui devrait être au fond le vrai moteur de l'économie. Ne peut-on trouver dans l'archaïsme du chamanisme breton, sujet du film de Christoph Keller (*Deux cieux*, 2007) des indications sur d'autres rapports possibles avec le milieu naturel (l'énergie, la force), sur une autre conception du spirituel susceptible de nous aider dans notre quête de signification pour notre existence ? Certains savoirs, considérés comme rationnels aujourd'hui, ne sont-ils pas empreints de la plus grande irrationalité, comme par exemple les sciences économiques et leurs formes spéculatives ? Ce qui semble « archaïque » n'est donc peut-être pas derrière nous, mais à côté de nous, enlacé à la modernité, disponible pour enrichir notre rapport au monde aujourd'hui, demain. C'est pour cela que, remisant la flèche au rang des antiquités modernistes, Bruno Latour compare le temps à un plat de spaghettis, à des circonvolutions de dynamiques temporelles qui coexistent et s'entrelacent. On comprend donc que la complexité du monde compromet tout projet visant à figer les contours du futur, et l'imprévisibilité fondamentale de ce *qui vient* force l'humilité. Et pourtant, les pouvoirs en place, politique et économique, déploiement des méthodes de contrôle de demain pour contenir les forces du chaos, et ce faisant imposent plus ou moins consciemment au devenir du monde la concrétisation de leurs stratégies de domination.

« L'annulation de l'avenir est le plus grand risque, le mal radical qui nous menace⁹. » Cela reviendrait à fixer nos trajectoires dans des programmes « machiniques » dont la science-fiction a tôt fait de nous dépendre l'horreur. Et ce ne sont pas

8. Cf. la conférence de Bruno Latour « La notion de futur aujourd'hui » donnée le 20 octobre 2008 à l'occasion de la journée d'étude « Le futur a-t-il un avenir ? » organisée par la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Pompidou, Paris. Téléchargeable à l'adresse : <http://archives-sonores.bpi.fr>

9. Jacques Derrida, *Foi et savoir*, Paris, Seuil, 2000, p. 72.

d'improbables futurs que celle-ci nous fait miroiter, mais bien les fausses promesses du présent, le devenir possible de nos existences. Car bien avant de faire penser et parler des cyborgs, des programmes « machiniques » activent les ordinateurs surpuissants pour modéliser/modeler nos vies selon les besoins des tenants du pouvoir, pour calculer des risques connus ou émergents (recensés par Julien Prévieux dans une œuvre inédite) destinés à valoriser des produits dérivés de l'industrie financière. Le monde de l'assurance, de la réassurance et de l'actuariat est aujourd'hui le nouveau clergé qui établit le prix à payer pour notre salut. Et tout se monnaie, y compris ce qui n'a pas de valeur : la peur, le désir, le désastre et la misère.

Ces programmes « machiniques » remplissent aussi les manuels de management et de marketing, farcis de modèles de manipulation des collaborateurs (*storytelling*) et des consommateurs. Ils servent aux bureaux de tendances qui décident de l'esthétique de notre environnement à venir, trois ans à l'avance, selon un calendrier établi en fonction des logiques industrielles et commerciales. Peter Drucker, le père du management anglo-saxon ne proférait-il pas : « La meilleure façon de prédire l'avenir, c'est de le créer » ?

La planification étant reléguée au musée des vestiges soviétiques (« quand aura-t-on besoin de plus de tracteurs ? »), l'utilisation du scénario (« et si ? »), nous dit l'artiste et critique britannique Liam Gillick, « est une caractéristique essentielle de toutes les sociétés postmodernes, cruciale pour la prise de risque et l'équilibre délicat que doivent préserver ceux qui souhaitent exploiter les ressources et les personnes. [Le scénario] est l'outil choisi par ceux qui veulent proposer des changements », pour « maintenir un niveau de mobilité et d'invention permanentes indispensable à l'aura dynamique des économies dites de marché¹⁰ ». Dans un sens comme dans l'autre, il s'agit toujours de manipulation à grande échelle et de développement de moyens de contrôle, de la bureaucratie mise en place pour faire appliquer une idéologie aux gourous du capitalisme qui compensent leurs prises de risque par des mécanismes financiers complexes et se construisent des empires en inventant de nouveaux mythes.

« Gebt mir ein Leitbild » était-il proclamé sur une affiche dans le foyer de la Volksbühne de Berlin en 1993, quelque temps après la chute du mur. Donnez-moi une icône, une image-guide, une direction à suivre. Donnez-moi quelque chose en quoi croire. Chute du système de croyance communiste d'un côté, et de l'autre impossibilité de trouver du sens dans le capitalisme et sa volonté de tout quantifier, de tout absorber et transformer en profit...

Et pourtant, la pensée de l'avenir est bien pour l'individu la tentative sans cesse renouvelée de chercher du sens, c'est-à-dire une direction induite par son désir de persévérer dans son être en évitant la répétition des souffrances passées (son *conatus*).

Les années 1950 ont vu l'apparition d'une anthropologie du futur, la prospective, née du désastre de la guerre et de la nécessité de ne pas se laisser à nouveau surprendre. Réponse à la complexité du réel, à l'accélération du temps, la prospective entend, dans son acception générique, convoquer le futur dans les décisions

10. Liam Gillick, « Le Futur doit-il aider le passé ? », traduit de l'anglais par Dennis Collins et Philippe Parreno, in *Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno*, catalogue d'exposition, ARC-Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1999.



Denicolai & Provoost
Youtube Was a Video, 2008
Panneau de bois fraisé,
lettres collées & laquées
98,4x175 cm
Courtesy aliceday, Bruxelles

publiques du présent. Une attitude et une aptitude – plus qu'une science – qui permet de prévoir ce qui se passerait si l'homme ne changeait pas le cours des choses. Plutôt que de prédire, comme le font les prospectivistes d'aujourd'hui, les techniques du futur dans le prolongement des techniques du présent, sans plus de prise de distance sur leur sens, la prospective telle que l'avait pensée son principal fondateur Gaston Berger se concentre sur les besoins humains à satisfaire, au présent, sans verser dans un futurisme gadget. Ici, la finalité de l'action reste centrale, l'attitude prospective impliquant une « conversion du regard » qui doit « réduire le temps au seul présent, (...) l'analyser à la fois comme conséquence du passé et comme indice de l'avenir, point de transformation et de passage. (...) L'avenir dépend avant tout de ce qui existe au présent et des possibilités que ce présent offre aux hommes d'actions. il n'est pas ce qui vient après le présent, mais ce qui est différent de lui¹¹. » Ainsi, « demain est une puissance cachée¹² » grosse d'un réel qui n'est pas encore advenu.

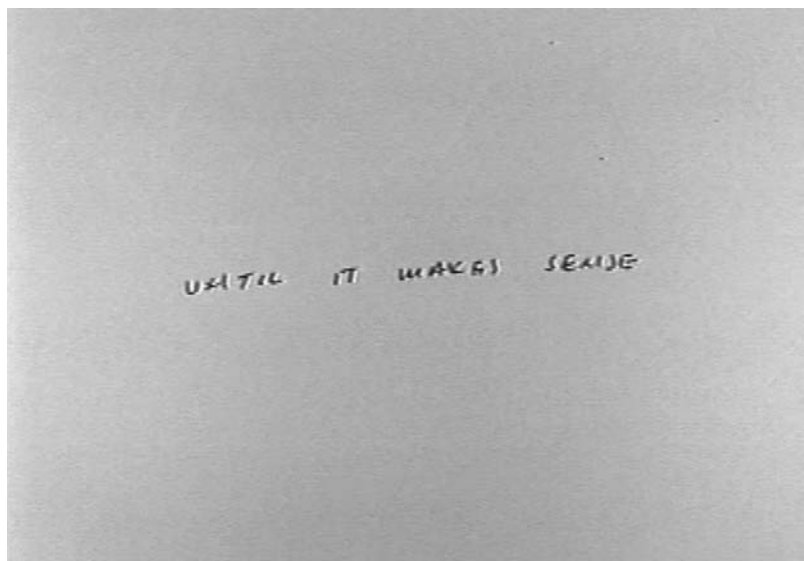
L'œuvre de Denicolai & Provoost, *Youtube Was a Video*, opère ce mouvement de déverrouillage du présent, convoquant ce dernier comme le passé d'un hypothétique futur auquel le spectateur est convié comme s'il était son présent. Il est ainsi placé devant une histoire, par définition figée, déjà jouée, inéluctable, qui s'avère en réalité être un « en-cours » qu'il a encore la capacité de changer. Cette œuvre ouvre à tous les scénarii possibles qui mènent à la perte ou à la disparition de ce qui est défini, le système de mutualisation de contenus vidéo sur internet. Disparaîtra-t-il ? Sera-t-il interdit ? Par quoi sera-t-il remplacé ? Que ferons-nous pour garantir sa pérennité ?

Ce regard prospectif et ouvert sur le présent caractérise également le *Musée du XXI^e siècle* de Yona Friedman, dont les contours contreviennent aux règles habituelles de l'institution muséale. Alors que le musée, temple de la conservation à l'enveloppe architecturale figée, conditionne le type, la forme et la taille des éléments qui y seront rassemblés, ce musée de l'avenir est en devenir perpétuel, se transformant sans cesse au gré de ce qu'on veut bien lui confier pour un temps, faisant fi des codes établis. On peut y faire entrer un objet du quotidien ou tout autre chose, et lui conférer un sens particulier à destination d'une postérité, c'est-à-dire d'un public futur qui pourrait y voir le moyen de mieux comprendre d'où il vient. Une forme d'« archéologie du futur », en somme, qui nous aide à donner un sens à un avenir que nous ne connaissons pas encore, mais dans un moment où nous pouvons déjà et encore agir sur lui.

11. Philippe Durance, « La Prospective de Gaston Berger », in *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française, 1955-1966*, Paris, Prospective – Mémoire, L'Harmattan, 2008, p. 21.

12. Paul Valéry, « La Politique de l'esprit », in *Variété III*, 1936.

Avec ces exemples, nous comprenons que le mal absolu dont parle Derrida est la tentation de tout modéliser, de tout contrôler, de tout scénariser dans un programme « machinique » accompli, qui scellerait la fin de l'avenir. C'est le « devenir-matelas » de l'homme décrit par Bogdan Ghiu (p. 20), l'intégration de l'homme au matelas qui annule la sensation de l'altérité. Face à ce vide parfait, nous dit-il, « seul l'art continuera de faire apparaître



Mario García Torres
Until It Makes Sense, 2004
 Vidéo noir & blanc, silence
 60 sec.
 Courtesy Jan Mot, Bruxelles

quelque chose, seul l'art nous fera encore sentir quelque chose». Du sens aux sens. L'art, ce *micmac* bruyant, intempestif et gratuit, dont parlent Hinrich Sachs et Dominique Noah (p. 36), n'est-il pas cela même qui nous ouvre les portes de l'inattendu et de l'inouï? Cet engagement de l'imaginaire qui offre à chacun la liberté de rencontrer l'inconnu : celle de devenir autre, de faire autre chose, d'éprouver d'autres sensations.

L'imprévisibilité de l'art s'avère plus que jamais fondamentale, car, comme l'écrit le philosophe Frédéric Neyrat (p. 30), il est urgent d'opposer un imaginaire capable de laisser affleurer « l'à-venir en tant qu'improbable création », qui « ouvre le présent pour lui-même ».

Certains grands philosophes d'aujourd'hui proposent une éthique du présent qui invite à ne plus entrer dans l'avenir à reculons, comme disait Paul Valéry, à ne plus y fixer un idéal rassurant, afin de s'y glisser dans une totale ouverture. Ainsi Jacques Derrida parle de « messianicité », qui n'est pas l'attente d'un messie, mais l'existence d'un Autre, inconnu, qui n'en finit pas de venir. C'est sans doute cela qu'Alain Badiou cerne avec sa philosophie de l'événement, comme « un procès d'où émerge quelque chose de nouveau », quelque chose qui arrive et fait éclater la vérité ; cela que Jean-Luc Nancy cherche dans l'absence de sens du monde – « Il y a quelque chose et cela seul fait sens¹³. » Ou encore Peter Sloterdijk quand il invite à se détourner d'un but final, pour revenir vers une sorte d'origine, de « venue-au-monde », dans la conscience que l'on pourrait bien ne pas (encore) être. On peut alors s'appuyer sur la concordance de ces différentes conceptions pour émettre l'hypothèse de l'avenir comme l'avènement même du sens, dont une ouverture perpétuelle à ce *qui vient* ferait la condition de possibilité de la justice.

13. Jean-Luc Nancy, *Le Sens du monde*, Paris, Galilée, p. 19.